

***Le marchand des quatre saisons* de Rainer Werner**
Le marchand des quatre saisons (Händler der vier
***Jahreszeiten*, République Fédérale d'Allemagne, 1971, 89**
minutes

Maurice Elia

Numéro 187, novembre–décembre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (1996). Compte rendu de [*Le marchand des quatre saisons* de Rainer Werner / *Le marchand des quatre saisons (Händler der vier Jahreszeiten*, République Fédérale d'Allemagne, 1971, 89 minutes]. *Séquences*, (187), 18–18.

Le Marchand des quatre saisons

de Rainer Werner Fassbinder



Rainer Werner Fassbinder en tournage

«**Q**uand un malheur est arrivé, on n'y peut plus rien changer.» Cette réplique extraite du *Marchand des quatre saisons* de Rainer Werner Fassbinder oblige le spectateur à pénétrer dans la problématique individuelle de personnages saisis plus ou moins à bras-le-corps et présentés comme révolutionnaires. Car la conscience de classe dans les films de Fassbinder est constamment affirmée. Dans *Le Marchand des quatre saisons*, qui n'est finalement qu'un simple mélodrame entrecoupé de cassures violentes au niveau du récit, le rythme établi place très vite le spectateur dans un contexte socio-économique précis. Comme dans le théâtre populaire d'autrefois, Fassbinder situe les lieux dans une sorte de prologue par lequel le spectateur va peut-être pouvoir libérer son potentiel de révolte. Par la même occasion, il lui donne la possibilité de se libérer des entraves qui obstruent sa vie et son avenir.

Fassbinder, qui a toujours exercé une sorte de fascination incandescente sur son public et la critique, possédait un remarquable acharnement à créer. À trente ans, en 1976, il avait déjà réalisé vingt-cinq films (seize longs métrages et neuf téléfilms) en l'espace de dix ans (entre 1965 et 1976), sans compter une dizaine de mises en scène de théâtre et des rôles dans des films réalisés par d'autres. C'est uniquement après le Prix de la critique remporté à Cannes avec *Tous les autres s'appellent Ali* (1974) qu'on avait commencé à s'intéresser à son œuvre et qu'on a eu la chance de découvrir ses films antérieurs: *Les Larmes amères de Petra von Kant* (1972), *Effi Briest* (1974) et ce *Marchand des quatre saisons*, à première vue tableau de mœurs petites-bourgeoises vaguement assaisonné de satire sociale.

Le film se veut la description de la chute d'un homme, de sa destruction systématique par son entourage. Les personnages principaux sont immédiatement présentés: Hans, marchand de primeurs à la criée, sa femme, sa fille plongée dans des devoirs idiots, sa mère ravie d'entendre que la famille possèdera bientôt une boutique, ses deux sœurs, son beau-frère, son ami légionnaire, et enfin cette femme qu'il aime en secret, son grand amour. Moralement castré par sa mère, piégé par sa femme qui le trompe, véritablement méprisé par sa famille et trahi par ses propres amis, Hans va littéralement se laisser mourir par l'alcool. La cause profonde de son désespoir: ce grand amour contrarié, une femme (l'admirable Ingrid Caven) qui a refusé de le présenter à ses parents. Et lorsqu'il voudra chercher un certain réconfort auprès de sa sœur, la seule qui l'aime vraiment, elle n'a pas le temps de l'écouter.

On a longtemps accusé Fassbinder de misogynie. Il est vrai que dans *Le Marchand des quatre saisons*, les femmes n'ont pas vraiment le beau rôle, mais on oublie que ce sont des figures admirables. Si elles apparaissent comme des instruments du mal, elles le sont parce qu'objets et jouets d'un destin social qui les oblige à se battre, toutes griffes dehors, dans un monde où elles semblent vouées à la servitude, ou même à la révolte. C'est un peu ce que le cinéaste essaiera de prouver à plusieurs reprises dans ses œuvres subséquentes, particulièrement dans la série de portraits féminins à laquelle appartiennent *Le Mariage de Maria Braun* (1979), *Lili Marleen* (1980), *Lola, une femme allemande* (1981) et *Le Secret de Veronika Voss* (1982). Témoin la séquence finale du film. Lorsque son mari meurt, sa veuve devient la patronne et on la voit très calmement proposer à leur employé de se mettre en ménage avec lui. Celui-ci l'écoute attentivement puis laisse tomber un «O.K.!» imperturbable. Fin. On pourrait penser que la femme, monument de froideur et d'efficacité raisonnée, savoure là son triomphe. Mais ce serait enlever au film de Fassbinder un plaisir assez rare qui concerne plus l'esprit que le cœur. L'art du cinéaste est tout inscrit dans cette sublimation du mélodrame par la dédramatisation, dans cette évacuation complète, totale du pathétique moralisateur.

Tout au long des films de Fassbinder, on a l'impression que ses personnages sont des victimes et que conséquemment, leurs problématiques s'inscrivent dans des rapports de culpabilité. Ils se sentent manipulés, ils sont donc manipulables; ils veulent être aidés, donc être aimés. Cette «conscience mélodramatique de Fassbinder» (dont parlait Jacques Grant dans une étude sur le cinéaste) est au centre de ses récits, et plus particulièrement dans ce *Marchand des quatre saisons*, exemple typique de la «première période» d'un cinéaste qui ne cessa jamais de secouer.

Maurice Elia

LE MARCHAND DES QUATRE SAISONS (Händler der vier Jahreszeiten)

Réal.: Rainer Werner Fassbinder — **Scén.:** Rainer Werner Fassbinder — **Phot.:** Dietrich Lohmann — **Déc.:** Kurt Raab — **Mont.:** Thea Eymész — **Int.:** Hans Hirschmüller (Hans Epp, le marchand), Irm Hermann (Irmgard, sa femme), Hanna Schygulla (Hanna, sa sœur), Gusti Kreissl (sa mère), Helde Simon (son autre sœur), Kurt Raab (son beau-frère), Klaus Löwitsch (Harry, son ami), Ingrid Caven (son grand amour), Karl Scheydt (Anzell), R.W. Fassbinder (Zucker) — **Prod.:** Tango Film — République fédérale d'Allemagne — 1971 — 89 minutes.